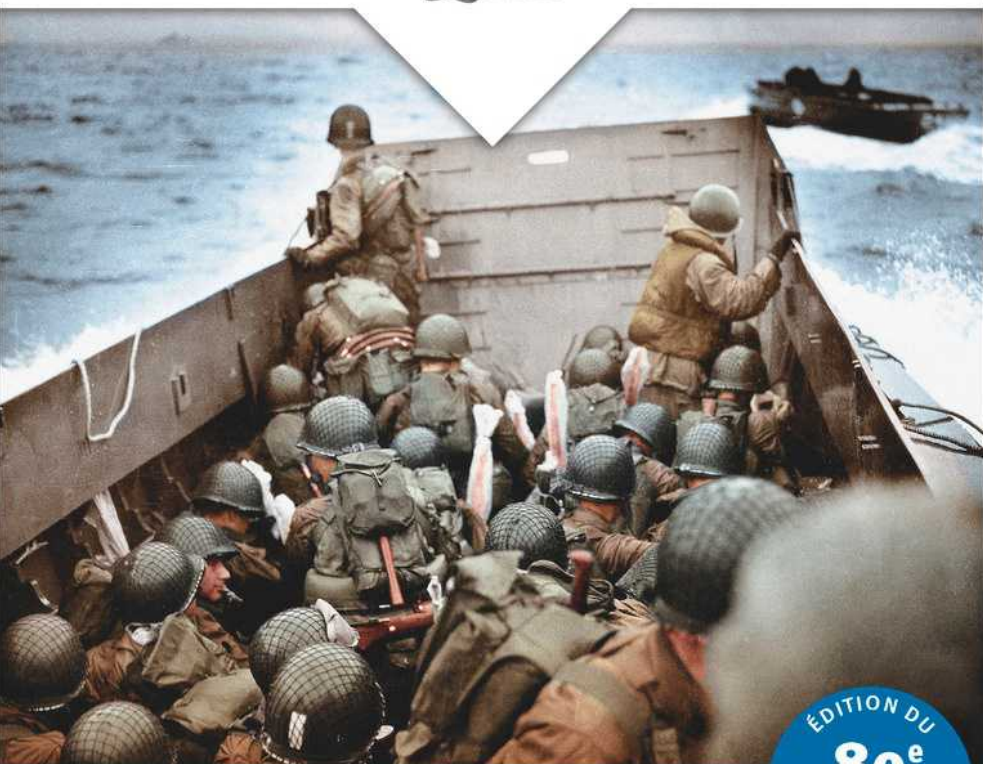


Librio



ÉDITION DU
80^e
anniversaire
du
DÉBARQUEMENT

JEAN-PIERRE GUÉNO

PAROLES DU JOUR J

Lettres et carnets du débarquement (été 1944)

Nouvelle édition

Dans la même collection sous la direction
de Jean-Pierre Guéno

Paroles de poilus, Libro n° 245

Paroles d'étoiles, Libro n° 549

Paroles de migrants, Libro n° 726

Paroles d'amour, Libro n° 788

Paroles de femmes, Libro n° 848

Paroles d'enfance, Libro n° 886

Paroles de l'ombre, Libro n° 925

Paroles d'Algérie, Libro n° 1079

Paroles d'exode, Libro n° 1152

Paroles du jour J

Lettres et carnets du Débarquement,
été 1944

Sous la direction
de Jean-Pierre Guéno

Librio

Couverture : Le Landing Craft Vehicle & Personnel
s'approche d'Omaha Beach, France, Normandie, 6 juin
1944 Photo : Robert F. Sargent, U.S. Coast Guard (USCG)
© Galerie Bilderwelt / Getty Images

© E.J.L., 2004 ; 2024 pour la présente édition

EAN 9782290404058

Introduction

La guerre n'est pas une histoire d'hommes; la guerre est une histoire d'adolescents... Prenez une classe de première ou de terminale dans un lycée de votre région: affublez ses élèves d'un assortiment de casques, de calots, de képis, de bérets; vous obtiendrez de parfaits soldats. Vous pourrez prendre le genre de photographie que les gouvernements ne montrent jamais, de peur d'effrayer les mères... Ce sont toujours les moins de vingt ans qui paient le plus lourd tribut dans les guerres... Les yeux qui vous fixent sur la couverture de ce livre sont ceux d'un garçon de dix-sept ans, qui s'appelait Robert Boulanger et qui s'engagea, puis quitta son Québec natal contre la volonté de ses parents pour venir libérer la vieille Europe... Il venait d'avoir dix-huit ans lorsqu'il fut foudroyé par une balle allemande reçue en plein front en août 1942, sur la plage de Dieppe, lors d'une tragique avant-première du débarquement. Franz Gockel, le soldat allemand qui tenait la plage d'Omaha Beach sous le feu de sa mitrailleuse le 6 juin 1944, venait lui aussi de fêter son dix-huitième anniversaire... Il revient chaque année en France depuis soixante-huit ans pour exorciser peut-être les fantômes des centaines de jeunes GI de son âge que son métier de soldat l'obligea à faucher sous les rafales de son arme, et pour cultiver le souvenir de ses camarades presque tous enterrés au cimetière de La Cambe...

Il y eut bien sûr le «jour le plus long».

Mais le débarquement ne se résume pas au jour J: avant, il y a eu quatre années de conflit mondial. En France, quatre années de souffrances. De collaboration. De résistance. De disette. De marché noir. De magouilles et de débrouille. L'imbrication complexe de l'indifférence et de la solidarité, de l'antisémitisme et du catholicisme, du courage et de la lâcheté, de la résignation et de la rébellion, de la fange et du ciel... Avant il y a eu des tentatives,

des répétitions heureuses ou malheureuses : les raids de 1940 et de 1941, le débarquement de Dieppe et le débarquement d'Afrique du Nord en 1942, les raids éclairs des commandos alliés, puis les débarquements de Sicile et d'Italie en 1943 et enfin l'opération Tigre en avril 1944...

Pour que le débarquement puisse avoir lieu, il y eut l'incroyable courage, l'incroyable esprit de résistance et d'abnégation du peuple britannique sous les bombes du Blitz qui firent soixante mille morts et deux cent quarante mille blessés dans les villes anglaises et signifièrent la destruction de deux millions de logements.

Avant même la nuit du 5 au 6 juin 1944, avant même que ne sautent les parachutistes et que ne débarquent les soldats, avant même que les réseaux de résistants ne leur préparent le terrain, les opérations préparatoires avaient déjà fait douze mille tués, blessés ou disparus parmi ces jeunes hommes venus d'outre-Atlantique et d'outre-Manche libérer un continent vieillissant d'où leur famille avait bien souvent émigré quelques décennies plus tôt...

Et puis, après le 6 juin, il y eut tous les autres jours de l'été 1944... : cent cinquante-six mille hommes avaient franchi la Manche le soir du débarquement... Un million huit cent cinquante mille allaient suivre, soit douze fois plus, pendant les cent jours que durerait la bataille de Normandie ; un souvenir baptisé « Stalingrad » par des vétérans russes et allemands qui savaient de quoi ils parlaient... Une campagne épouvantable qui ferait plus de trois cent quarante mille blessés, près de cent trente mille tués en deux mois, chez les soldats, et plus de vingt mille morts chez les Normands ; une guerre de haies, de tranchées, de duels d'artillerie et de blindés, une guerre de *snipers* et de tapis de bombes...

Par comparaison, si l'on excepte la plage d'Omaha la Sanglante, le jour J fit moins de victimes que prévu. Au soir du 6 juin 1944, le débarquement avait fait à peu près sept mille morts ou disparus dans le camp des Alliés, près de neuf mille dans le camp des Allemands, soit presque dix pour cent du total des pertes accumulées entre le débarquement et la fin de la bataille de Normandie...

Ce livre est dédié à Robert, à Franz, à Maurice, à Jack, à Helmut, à Rémy, à Charles, à Mildred, à James, à Joseph, à Iris, à Ernie, à Jackie et à leurs mères. Ce livre est dédié aux hommes mûrs qui dirent non au nazisme. Ce livre est dédié à tous ceux qui auraient eu vingt ans après la disparition de Hitler et qui, en nous offrant

leur vie, ne profitèrent jamais de la liberté qu'ils rendirent aux enfants et aux petits-enfants de leurs ancêtres de la «vieille Europe».

Jean-Pierre GUÉNO

Les textes anglais et américains ont été traduits par Jean-Pierre Guéno.

Note: Chaque témoignage est signé du nom du témoin et est suivi d'un pictogramme précisant sa nationalité:



allemand



américain



anglais



canadien



français

Semailles

Mai 1940 – mai 1944

Les hommes de la vieille Europe avaient semé le vent à l'orée du siècle... Ils avaient déclenché la tempête d'une guerre dont personne n'arriverait jamais à trouver la raison logique. Ils avaient enfoui par millions dans la terre grasse de leurs plaines et de leurs vallées les corps meurtris de leurs enfants. Et puis quand était venu le dernier automne de cette grande boucherie, après que les tranchées se furent tues, peut-être pour apaiser la douleur des veuves et des orphelins, il avait bien fallu désigner un responsable... L'Allemagne avait été mise au ban des nations; elle avait été mise en demeure de payer à elle seule le prix du drame qui venait de déchirer les enfants lointains de Charlemagne... Le camp des vainqueurs allait humilier le camp des vaincus. La guerre allait continuer, migrant de la glaise des tranchées vers celle de l'économie... La haine allait continuer à faire germer la haine. Dans les soubresauts de la grande crise, un peuple allait achever de perdre son honneur et sa dignité, jusqu'à ce degré du désespoir et de la misère où les foules égarées pensent n'avoir plus rien à perdre.

Jusqu'à ce que vienne Adolf Hitler.

Il allait faire fleurir les croix gammées, les défilés militaires, les bras tendus, les charniers, les rafles, les étoiles jaunes, les barbelés et les miradors...

Mais ça et là parmi les foules dociles et résignées, parmi les populations indifférentes ou domptées, il allait y avoir des fortes têtes, des rebelles, qui n'avaient pas oublié la vieille Europe et son siècle des Lumières, ou plus simplement des jeunes hommes pauvres ou désœuvrés en quête d'aventures et de fin d'adolescence... Certains allaient venir d'outre-Atlantique, ou de l'autre bout du monde. D'autres allaient tenir sous les bombes de l'autre côté de la Manche... D'autres enfin allaient s'arracher au pays de leur enfance pour mieux le défendre. La plupart allaient payer le prix fort pour avoir le droit d'offrir leur vie, comme un gage à la liberté des nations, sur les mers, dans les airs, sur des plages ou dans les chemins creux du Bocage normand.

Ce que je peux dire à cette assemblée, c'est ce que j'ai déjà dit à ceux qui ont rejoint mon gouvernement: «Je n'ai à offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur!... » Nous avons devant nous l'une des plus épouvantables épreuves que l'on puisse imaginer. Nous avons devant nous de longs, de très longs mois de combat et de souffrance. Vous me demandez en quoi consiste ma politique? Je peux vous le dire: faire la guerre sur la mer, sur la terre et dans les airs, avec toute la puissance, la force que Dieu peut nous donner; engager le combat contre une monstrueuse tyrannie, sans égale dans les sombres et désolantes annales du crime. Voilà notre politique. Vous demandez quel est notre but? Je peux répondre en un mot: la victoire, la victoire à tout prix, la victoire en dépit de la terreur, la victoire, quelles que soient la longueur et la dureté, si long et dur que soit le chemin qui nous y mènera; sans victoire, il n'y a pas de survie.

Sir Winston CHURCHILL 

Chambre des communes, 13 mai 1940

*

Nous nous battons en France. Nous nous battons sur les mers et les océans. Nous nous battons avec une confiance croissante et une force croissante dans les airs. Nous défendrons notre île, quel qu'en soit le prix. Nous nous battons sur les plages. Nous nous battons sur les terrains de débarquement. Nous nous battons dans les champs, et dans les rues, nous nous battons dans les montagnes. Nous ne nous rendrons jamais!

Sir Winston CHURCHILL 

BBC, 4 juin 1940

*

L'espérance doit-elle disparaître? La défaite est-elle définitive? Non! Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire. Car la France n'est pas seule! Elle n'est pas seule! Elle n'est pas seule! Elle a un vaste empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire

britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des États-Unis.

Général DE GAULLE 

BBC, 18 juin 1940

*

La guerre totale, on le sait, c'est une attaque générale sur tous les fronts et par tous les moyens, si diaboliques soient-ils. C'est la guerre contre les hommes, les femmes et les enfants. Pour affronter la guerre totale, il n'y a qu'un seul moyen, c'est l'effort total – effort non pas seulement d'une journée, d'une semaine ou d'un mois, mais l'effort soutenu de tous les jours jusqu'à la victoire.

William Lyon Mackenzie KING, 

Premier ministre du Canada, discours à la radio le 2 février 1941

*

Maurice Chauvet a vingt-deux ans lorsqu'il est démobilisé en 1940. Décidant de suivre l'exemple de son frère qui a rejoint la France libre, l'étudiant en architecture va mettre huit cent quatre-vingts jours à rejoindre l'Angleterre au prix d'une incroyable galère qui va lui faire passer dix-huit mois dans le camp de concentration de Miranda de Ebro, en Espagne.

Après un long trajet en chemin de fer, menottes aux poignets, je fais une entrée discrète au camp de concentration de Miranda de Ebro. La région est glaciale, couverte de neige et balayée sans cesse par les vents. Vêtu trop légèrement, je transporte durant trois jours de la terre et des pierres dans de petits sacs destinés à boucher les trous des allées du camp. Je suis déjà épuisé et le froid achève de m'abattre. Je retourne à l'infirmerie où je vais rester durant tout le mois de décembre. Pour moi, Noël et le jour de l'an sont sinistres. Je suis malade et ma situation semble sans espoir.

À peine rétabli, je fais connaissance avec mon nouveau lieu d'incarcération : un camp de concentration construit, paraît-il, sur les plans fournis par des conseillers allemands, spécialistes en la matière.

Miranda est situé à six cent cinquante mètres d'altitude, au cœur d'un vaste plateau entouré de montagnes.

[Sur ma route vers la France libre,] je vais passer un peu plus de quinze mois dans ce sinistre décor. Les deux premiers mois sont terriblement difficiles. J'ai pour seuls vêtements des haillons militaires espagnols touchés durant mon passage à l'unité des travailleurs et toute toilette est presque impossible, l'eau des petits robinets étant souvent gelée. Lentement, je me transforme en parfait clochard...

Maurice CHAUVET



It's a Long Way to Normandy, Éditions Picollec, 2004

*

En août 1942, le raid de Dieppe préfigure le débarquement de juin 1944... L'opération tourne au désastre; elle fait mille cinq cents morts, mille cinq cents prisonniers et mille deux cents blessés. L'équivalent d'Omaha Beach deux ans plus tard... Robert Boulanger est issu d'une famille québécoise de dix enfants. Son père est cheminot. Il est le plus jeune soldat de son bataillon... Il va être tué d'une balle reçue en plein front en débarquant sur la plage de Dieppe...

17-18-19 août 1942

Chers Papa et Maman,

Il y a quelques minutes, nous avons été rassemblés pour aller nous battre. Même si j'ai crié «Hourra» comme les autres du peloton, je ne me sens pas très brave, mais soyez assurés que je ne serai jamais une cause de déshonneur pour le nom de la famille.

Dans l'endroit où nous sommes, en ce moment, notre colonel, Dollard Ménard, nous a annoncé l'endroit où nous irons attaquer l'ennemi.

Notre aumônier, padre Sabourin, rassemble tous ceux qui veulent recevoir l'absolution générale, ainsi que la sainte communion. Presque tous répondent à l'appel. Je veux être en paix avec Dieu, au cas où quelque chose m'arrive. Nous sommes invités à participer à un somptueux repas. Nous sommes servis par les membres féminins auxiliaires de la Marine royale. Les tables sont recouvertes de nappes

blanches et chacun a son couvert complet. Il y a bien longtemps que nous avons été traités de la sorte par le service militaire. Je continue ma lettre à bord de notre péniche d'assaut. Nous sommes chanceux, car la mer est très calme, le temps est au beau. L'engagement avec l'ennemi prendra place vers 5 h 30. Certains racontent des blagues ; on devine la tension qui existe ; je la ressens moi-même.

La lune nous éclaire suffisamment pour que je puisse continuer. Il y a deux heures et demie que nous naviguons, et je dois faire vite avant la nuit noire. J'en profite pour vous demander pardon pour toute la peine que j'ai pu vous causer, surtout lors de mon enrôlement. Si je reviens vivant de cette aventure, et si je retourne à la maison, à la fin de la guerre, je ferai tout ce que je pourrai pour sécher tes larmes, Maman, je ferai tout en mon pouvoir afin de vous faire oublier toutes les angoisses dont je suis la cause.

J'espère que vous aurez reçu ma lettre de la semaine passée ; j'ai célébré mon dix-huitième anniversaire le 13, et je sais que je n'ai pas raison d'aller combattre. Mais lorsque vous apprendrez avec quelle bravoure je me serai battu, vous me pardonnerez toutes les peines que je vous aurai causées.

L'aurore pointe déjà à l'horizon, mais durant la nuit, j'ai récité toutes les prières que vous m'avez enseignées, et avec plus de ferveur qu'à l'habitude.

Il y a quelques minutes, j'ai cru que nous étions déjà entrés en action avec les Allemands. Là-bas sur notre gauche, le grondement de canons avec le ciel qui était éclairé nous l'a fait croire. Il fait beaucoup plus clair maintenant, et je peux mieux voir ce que j'écris ; j'espère que vous pourrez me lire. L'on nous avertit que nous sommes très près de la côte française. Je le crois, car nous entendons la canonnade ainsi que les bruits des explosions, même le sifflement des obus passant au-dessus de nos têtes. Je réalise enfin que nous ne sommes plus à l'exercice. Une péniche d'assaut directement à côté de la nôtre vient d'être atteinte, et elle s'est désintégrée avec tous ceux qui étaient à son bord. Nous n'avons pas eu le temps de voir grand-chose, car en l'espace d'une ou deux minutes, il n'y avait plus rien. Ô mon Dieu, protégez-nous d'un pareil sort ! Tant de camarades et amis qui étaient là voilà deux minutes sont disparus pour toujours. C'est horrible. D'autres embarcations de notre groupe ainsi que d'autres groupes ont été touchées, et ont subi le même sort. Si je devais être parmi les victimes, Jacques vous apprendra ce qui m'est